

Zeitschrift: La musique en Suisse : organe de la Suisse française
Band: 1 (1901-1902)
Heft: 4

Artikel: Gabriel Fauré [à suivre]
Autor: Imbert, Hugues
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1029829>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 19.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

ORGANE
de la SUISSE FRANÇAISE

La Musique en Suisse

Paraisant

le 1^{er} et le 15 de chaque Mois

ABONNEMENT D'UN AN: SUISSE 6 FRANCS, ÉTRANGER 7 FRANCS

Rédacteur en Chef:
E. JAQUES-DALCROZE
Cité 20 - Genève

Éditeurs-Administrateurs:
DELACHAUX & NIESTLÉ, à Neuchâtel
W. SANDOZ, éditeur de musique, à Neuchâtel

GABRIEL FAURÉ

Le rossignol chantait son extase immortelle,
La lune fleurissait au noir jardin des cieux.
Paul Bourget. (*Nostalgie*.)

FEZ-VOUS rencontré dans certains centres où la musique est cultivée un homme de taille moyenne, à l'air langoureux, à la figure bronzée, à l'œil d'une expression indéfinissable, à la chevelure abondante saupoudrée de neige, entouré d'un essaim de jolies femmes, c'est le maître Gabriel Fauré. Il est méridional; on pourrait le déclarer oriental lorsqu'on découvre dans ses œuvres un heureux mélange de naturel et de raffinement, un tour mélodique d'une fluidité et d'une élégance rares, un sentiment harmonique d'une grande nouveauté, caressant et pénétrant, une couleur chaude, souvent un charme sensuel, une nonchalance et une morbidesse très particulières. Nous dirons encore que, pour ses *Lieder* si tristement poétiques, il a des affinités avec Paul Bourget et que, pour sa musique de chambre, il y a en lui un mélange de Grieg, de Schumann et de Brahms. Depuis la mort d'Alexis de Castillon, il est un des premiers en France, avec Camille Saint-Saëns, qui ait donné à la musique

de chambre et à la symphonie ce caractère de gravité, de profondeur, d'intensité qui lui convient si bien et qui, jusqu'à ce jour, était l'apanage de l'école allemande.

Dès le début de sa carrière Gabriel Fauré trouve sa note, une note bien caractéristique, presque sans analogie avec celle de tout autre compositeur français, — et cela bien antérieurement à l'époque où se manifestèrent les premiers symptômes de la crise wagnérienne. Certes, il fait partie du cénacle dans lequel la jeune génération subit l'ascendant du Maître de Bayreuth, au point, souvent, de s'oublier elle-même et de perdre le style auquel elle aurait pu prétendre : mais, tout en admirant le nouveau soleil levant, il ne fut pas tellement ébloui par ses rayons qu'il perdît de vue la route qu'il s'était tracée jusque-là. Il resta maître de lui-même, étant symphoniste et mélodiste avant tout, ne tentant aucun essai du côté du drame lyrique et, si chez lui se produisit une évolution, ce fut toujours dans la sphère des idées qu'il avait si bien exprimées à l'aurore de sa vie de compositeur.

Le domaine spécial qu'il s'est choisi et où sa nature l'a porté, le style et la couleur de ses œuvres peuvent faire dire

sans exagération qu'il est un maître. En étudiant ses principales compositions nous verrons qu'il est un des musiciens français qui possèdent au plus haut degré le génie particulier de la musique intime.

Le récit de la vie de Gabriel Fauré est simple puisque à part quelques voyages à l'étranger, notamment en Allemagne et en Angleterre, cet artiste rare, à dater de l'âge de neuf ans, a presque toujours séjourné à Paris, travaillant sans relâche et ne livrant ses œuvres au public qu'après mûre réflexion. On pourrait, à ce point de vue encore, l'assimiler au compositeur allemand Johannes Brahms, ouvrier consciencieux, qui n'écrivit jamais une ligne sans la méditer profondément. Comme lui, Gabriel Fauré n'a jamais eu recours à de fâcheuses concessions pour plaire à telle ou telle partie du public : l'art seul a été son guide. Il serait possible aussi d'affirmer, contrairement à la théorie de Taine, que les conditions géographiques n'ont eu aucune influence sur son talent ; car, né dans les contrées méridionales, à Panders (Ariège), il a écrit des œuvres dont le caractère réfléchi et concentré se rapproche bien plus de l'art du nord que de celui du midi.

La date de sa naissance remonte au 13 mai 1845. A l'âge de trois ans il suivit à Foix son père qui fut d'abord inspecteur primaire, puis directeur de l'Ecole normale de cette ville. Le dernier de six enfants, Gabriel Fauré montra dès sa jeunesse un goût très vif pour l'art musical. Aussi son père finit-il par consentir à l'envoyer à l'Institution fondée à Paris par Niedermeyer, dont l'organisation l'avait séduit. Entré à la fin de 1854 dans cette école, le jeune musicien eut d'abord comme maîtres Dietsch, excellent théoricien et ensuite Camille Saint-

Saëns, à qui il doit le développement de ses facultés musicales.

Sorti de l'école Niedermeyer au mois d'août de l'année 1865, le jeune compositeur, qui avait à peine atteint sa vingtième année, accepta la place d'organiste à l'église Saint-Sauveur de Rennes (janvier 1866). C'est dans cette période d'exil provincial qu'il commença à écrire ses premiers *Lieder*, déjà si personnels : *Le Papillon et la Fleur*, *Mai*, *Dans les ruines d'une Abbaye*, *Les matelots*, *Cantique de Racine*.

Fauré quitte Rennes en 1870 pour accepter la place d'organiste-accompagnateur à l'église Notre-Dame de Clignancourt à Paris. Puis, après la guerre franco-allemande, pendant laquelle il mène la vie rude du soldat, il passe successivement comme maître de chapelle de l'Eglise St-Honoré d'Eylau à Saint-Sulpice, puis à la Madeleine au mois d'avril 1877.

Les œuvres qui commencent à donner la caractéristique de son talent datent des années 1870 à 1877 ; nous les relaterons plus loin. Ses études étaient alors poussées ardemment. Ses dieux étaient Bach, Beethoven, Schumann et même Brahms, qu'il renie peut-être un peu aujourd'hui. C'est aussi l'époque de ses premiers voyages en Allemagne, à Weimar avec Saint-Saëns, à Cologne avec Messager (1878), à Munich où il se passionne pour les grands drames de Richard Wagner, à Zurich, en l'année 1882, avec Camille Saint-Saëns, pour faire plus ample connaissance avec Liszt.

En 1883, Fauré épousait la fille du célèbre sculpteur Frémiet, l'auteur de cette Jeanne d'Arc si vivante et de tant d'autres chefs-d'œuvre dans lesquels se révèle une nature originale, éprise aussi bien des structures exactes de l'anato-

mie que des souvenirs archéologiques du passé.

La nature de Fauré ne s'est jamais prêtée à la musique de l'opéra ou du drame lyrique; il aborda cependant le théâtre avec de la musique de scène. Sa première tentative fut *Caligula*, le drame d'Alexandre Dumas, représenté à l'Odéon en novembre 1888, la seconde *Shylock*, comédie de Shakespeare, adaptée par M. Ed. Haraucourt pour le même théâtre, la troisième *Prométhée*, tragédie lyrique de MM. J. Lorrain et F. Hérold, donnée aux arènes de Béziers en août 1900. On apprécia vraiment le côté imprévu de ses harmonies, ses combinaisons instrumentales, le charme troublant de ses mélodies.

Nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1890, il remplaça Guiraud, après sa mort survenue dans l'année 1892, en ses fonctions d'inspec eur des Beaux-arts. Le prix Chartier pour la musique de chambre lui est décerné pour la seconde fois dans le cours de l'année 1893 et, dans la même année, son beau *Requiem* est exécuté à l'église de la Madeleine. *La Naissance de Vénus* fut donnée pour la première fois au Concert-Colonne le 1^{er} décembre 1895.

Son premier voyage en Angleterre remonte à l'année 1895. En ce ciel voilé de la verte Albion, au milieu de cette nature que la brume teinte le plus souvent d'une note mélancolique, au pays des symbolistes Watts et Burne-Jones, des paysagistes Turner et Constable, des préraphaélistes Rosetti, Hunt, Millais, — accueilli par cette haute société anglaise, au fond et malgré ses tendances pratiques, très affinée, très contemplative, très portée vers l'art « qui, disait M^{me} Barrington, doit éléver par sa suggestivité à une vue plus complète des conditions humaines que ne peut le faire

la vie banale de tous les jours, » le musicien qui écrivit les nostalgiques mélodies, allait se trouver placé dans son cadre. Attiré à Londres par la *Société de musique de chambre*, à la tête de laquelle est placé Hermann Wolf, Gabriel Fauré fit entendre à St-James'-hall ses œuvres les plus suggestives, notamment ses *Lieder* si bien interprétés par M^{me} Remacle. La réception que lui fit la haute Société anglaise fut si bienveillante, que, depuis l'année 1895, il entreprit plusieurs voyages de l'autre côté du détroit et que ses compositions furent exécutées soit à St-James'-hall, soit chez l'éditeur Metzler.

En 1896 Fauré succéda comme organiste à la Madeleine à Théodore Dubois, qui venait d'être appelé à la direction du Conservatoire national de musique en remplacement d'Ambroise Thomas, et, le 16 octobre de la même année, il était nommé au Conservatoire professeur de la classe de composition, à la suite de la démission de Massenet.

Le *Requiem*, que nous avons mentionné déjà et qui est une de ses œuvres capitales, fut exécuté à Lille, le 6 avril 1900, par l'orchestre et les chœurs d'amateurs, dirigés par M. Maquet, puis, le 11 juillet de la même année, au Trocadéro, dans un des grands concerts officiels de l'Exposition, et, enfin, au Conservatoire de Paris le 5 avril 1901. Le succès en fut retentissant.

Malgré la modestie de l'auteur, malgré le caractère plutôt intime de sa musique, ses œuvres gagnent de jour en jour dans l'admiration des artistes et du public. Plusieurs sociétés de quatuors, notamment celle de MM. A. Parent, Lammers, Denayer s'évertuent à les propager en exécutant ses *quatuors*, *sonate*, *élégie*, *romances* pour divers instruments et en faisant chanter les beaux *Lieder*. Les

grands concerts accueillent aussi, bien que trop rarement encore, la musique de scène pour *Caligula*, *Shylock*, *Pelléas et Mélisande*, la Symphonie, la Suite d'orchestre, *La Naissance de Vénus*, *La Pavane*, les Chœurs, etc....

Nul n'ignore quel fut le point de départ des grandes manifestations musicales qui eurent lieu à Béziers depuis l'année 1898. Camille Saint-Saëns a raconté lui-même que c'est en causant dans les arènes de cette ville avec M. Castelbon de Beaux-hostes, un fervent mélomane, que prit naissance l'idée de remplacer les tauro-machies habituelles par un spectacle d'art, pouvant avoir une influence heureuse sur l'esprit des foules. *Déjanire* de C. Saint-Saëns, sur le poème de Louis Gallet, fut donnée dans un cadre superbe les 28 et 29 août 1898, puis l'année suivante encore devant un public enthousiaste.

En 1900, ce fut à Gabriel Fauré qu'échut l'honneur de faire représenter, les 27 et 28 août, dans les arènes de Béziers, *Prométhée*, tragédie lyrique écrite par lui sur les vers de MM. Jean Lorrain et A. Ferdinand Hérold. Nous verrons, dans la partie de cette étude consacrée spécialement à la critique des œuvres, comment l'éminent musicien a traduit musicalement le poignant mythe de Prométhée.

(A suivre.)

HUGUES IMBERT



La Société de chant du Conservatoire de Genève.

 L y a quelques semaines les journaux genevois annonçaient la démission de M. le professeur Léopold Ketten comme directeur de la Société de chant du Conservatoire. Cette retraite prématu-rée nous est une toute naturelle occasion de re-

tracer brièvement l'histoire de cette société et plus spécialement de la période brillante passée sous la baguette directoriale du démissionnaire. J'entre en matière sans autre préambule.

C'est en 1864 que le Comité du Conservatoire de Genève encouragea la formation d'une Société chorale mixte de musique d'ensemble, à laquelle il assurait un local et une modeste subvention. Le directeur était alors le professeur de chant du Conservatoire, M. Landi, le père de la cantatrice bien connue, un excellent musicien qui a laissé à Genève de bons souvenirs et de fidèles amis.

Peu d'années après, le bâton de commandement passait aux mains de M. Hugo de Senger, directeur de l'orchestre. Je n'aurai pas l'outrecuidance de vous rappeler qui était ce musicien, éminent par le talent et par le caractère. Ceux qui ont travaillé quelque grande œuvre sous sa direction n'oublieront jamais les aperçus lumineux qu'il donnait en quelques phrases pittoresques, les réflexions profondes dont il émaillait les séances d'études, l'éclectisme de bon aloi qui présidait à ses préférences musicales. Hugo de Senger était, sans exclusivisme aucun, admirateur fervent de Bach, de Beethoven, de Richard Wagner, de Berlioz ; il savait apprécier les trésors de mélodie d'un Rossini ; il prenait son bien dans toutes les écoles sans vouloir se cantonner dans un genre comme dans une forteresse, de laquelle on repousserait l'assaut de toutes les autres formes d'art. C'était en outre un compositeur aussi remarquable que modeste.

Le premier procès-verbal que nous ayons pu retrouver remonte à l'année 1871. Hugo de Senger était déjà directeur et le président du Comité était alors M. H.-F. Amiel, l'auteur du *Journal intime* et le Rouget de l'Isle de notre *Roulez tambours*. A cette époque lointaine, la société faisait déjà de la musique sérieuse. Le programme mis à l'étude pour cette saison de 1871-1872, comprenait entre autres deux chœurs de *Lohengrin*, — notez qu'il devait s'écouler encore près de vingt ans avant la première de l'œuvre wagnérienne à Paris et la fameuse révolte des marmitons, — un chœur de Rameau et d'importants fragments de la *Prise de Troie*, de Berlioz.

En 1873 la Société est présidée par M. Adolphe Kœckert qui, aujourd'hui, est encore sur la brèche pour la bonne cause et rompt des lances en faveur de la permanence de l'orchestre à Genève.